LA VIEILLE FILLE.

Voilà un sujet hérissé de difficultés, inabordable comme une pelote d'aiguilles dont les pointes, tournées en dehors, menacent de mille piqûres la main qui tente de la saisir.

Cependant, c'est là une étude psychologique des plus intéressantes, qui sollicite la plume et séduit l'esprit.

Mais à l'aide de quel procédé parvient-on à parler de la plus belle moitié du genre humain et à rester dans le vrai sans la froisser? En attendant qu'on le découvre, nous poursuivons notre tâche.

Pourquoi les vieilles filles,—lorsqu'elles étaient jeunes,—ne se sont-elles pas mariées? Tel est le point d'interrogation auquel il faut répondre. S'il est vrai, comme on le croit, que la femme soit née pour être mère, nous nous trouvons en face d'une anomalie sociale. La femme, dans ce cas, ne remplit pas sa mission.

A qui la faute? C'est ce qu'il s'agit de rechercher.

Passez en revue les vieilles filles que vous avez connues dès leur jeunesse, et dites-nous si elles sont ou furent, en général, moins séduisantes que celles qui, à leur heure, ont contracté mariage. Vous n'y voyez aucune différence essentielle, n'est-ce pas? Ce n'est donc point à leur absence de charmes qu'elles doivent leur célibat.

Ce n'est pas, non plus, à leur défaut de tendresse. Vous chercheriez en vain un cœur plus chaud, plus aimant, plus dévoué que celui d'une vieille fille, surtout pour les enfants. Elle est, à l'égard de ses nièces et neveux, si débonnaire et si faible, elle se plie si docilement à leurs volontés, que les petits diablotins font d'elle leur joujoux, leur victime. Gamins et gamines s'accrochent à ses jupes.—Tante, allons à West-End, j'aime la musique, lui dit un mélomane de huit ans.—Allons rue du Canal voir les belles robes, tante, lui dit une blondinette.—*Nénenne*, lui pleurniche un bonhomme haut comme ma botte, je veux un polichinelle!....

La bonne nature, ahurie, répond toujours:—"Oui! vous serez contents," et fait ce qu'elle dit.

—Vous ne pourriez chérir ces enfants plus que vous ne faites, observions-nous à une de ces âmes tendres.—Pardon! murmura-t-elle, s'ils étaient les miens.

Le besoin d'aimer, chez ces personnes, est si intense que, lorsqu'elles ne peuvent entourer de leur affection des créatures humaines, elles la déversent sur des animaux.

Une vieille fille de notre connaissance avait six chats et deux serins. Elle faisait de ces bêtes sa société ordinaire, et leur tenait le langage qu'on emploie avec ses semblables. Les chats répondaient: Miaou! les canaris: Piii! piii!—"Oui, oui! disait-elle, je comprends!

A chacun elle avait donné un nom d'homme ou de femme, car les deux sexes étaient représentés dans la petite ménagerie. Elle les mettait dans la confidence de ses impressions, leur contait ses déboires et semblait chercher dans leurs cris un présage aux événements qui l'attendaient. Miaou! ou Piii! à certains moments, avait pour elle une signification spéciale sur laquelle parfois elle réglait sa conduite, malgré les moqueries des sceptiques.

Mais à la naissance d'une nièce, canaris et chats virent s'évanouir leur prestige. La nièce, dans son cœur de tante, avait recueilli leur succession.

***

Ce n'est donc ni à sa figure ni à son cœur que la vieille fille est redevable de son célibat. L'amour des enfants semble indiquer le désir d'en avoir. Ce fait confirme que toute femme aspire à la maternité, c'est-à-dire, au mariage avec ses résultats naturels.

Pourquoi donc ne s'est-elle pas mariée? Les causes en sont multiples. Il est rare que la jeune fille, dans tout l'éclat de ses vingt ans, ne fasse pas naître l'amour. A défaut de séductions exceptionnelles, elle a ce qu'on appelle "la beauté du diable"; c'est-à-dire, de l'élégance dans la taille et du duvet sur les joues, ou de la fraîcheur dans le teint et de la vivacité dans le regard; et cela suffit à faire vibrer les amours.

Mais si elle fait naître l'amour, le partage-t-elle? C'est ici qu'apparaît l'âme humaine dans ses innombrables caprices.

Parmi ceux qui, ostensiblement, devraient lui inspirer un retour d'affection, l'un, à son avis, pèche par la physionomie, l'autre par le caractère, l'intelligence, ou l'éducation; celui-ci est trop âgé, celui-là trop folâtre; cet autre, matériellement, ne présente pas des conditions de bonheur, car la jeune fille, qui chez elle jouit des douceurs de l'aisance, la recherche dans la vie conjugale. Elle l'y recherche même quand elle ne l'a pas.

C'est du calcul, dira-t-on. Non, c'est de la prévoyance. "Une chaumière et ton cœur" n'est de mise que dans le roman ou la romance, c'est-à-dire, dans la fiction. La pauvreté sourit peu à la généralité des femmes; elles ne peuvent concevoir la félicité dans l'indigence. L'amour ne saurait longtemps faire bon ménage avec les privations.

Quelques jeunes filles ont une passion malheureuse, contrariée, sans issue, et lui restent toujours fidèles. Il y en a qui, ayant vu mourir l'objet de leur affection, passeront leur vie à le regretter et ne lui donneront pas de successeur. Il en est aussi qui ont eu le malheur d'aimer un célibataire impénitent, réfractaire obstiné à l'union conjugale. Certaines cherchent dans notre prosaïque société l'idéal romanesque qu'elles ont entrevu dans leurs imprudentes lectures, et naturellement, ne le trouvent jamais. D'autres enfin demandent à réfléchir, estimant qu'il ne faut pas à la légère aliéner son indépendance....

Et pendant qu'à leur mariage s'opposent tous ces obstacles, le temps passe, l'âge vient, elles coiffent Ste-Catherine, et les voilà sacrées vieilles filles.... au détriment de la race humaine et de l'avenir du monde.

—Vous oubliez, nous dira-t-on, celles qui ne se sont pas mariées.... faute d'amoureux.

A part les malheureuses affligées d'une difformité physique qui repousse l'amour, pourrait-on nous en citer beaucoup?

***

Il est des célibats qui ont pour cause, non des caprices de sentiment, mais des faits d'une gravité extrême. En voici un exemple que l'on pourrait, avec des variantes, multiplier par mille.

C'était en 1878, pendant notre épidémie de fièvre jaune. Une famille d'immigrants fut frappée par le fléau. Le père et la mère rendirent, sur le même lit, leur dernier soupir à quelques heures d'intervalle. La mort était pressée! Elle prit aussi deux enfants.

Il en restait quatre: Joséphine, (nommons-la Joséphine) jeune fille de vingt-et-un ans, deux fillettes de huit à dix années, et un garçon de cinq. Les ressources du ménage étaient fort limitées. Il fallait cependant nourrir, vêtir, élever ces orphelins. Joséphine, héroïquement, se chargea de cette difficile mission. Couturière de son état, elle compta sur son aiguille pour le pain des enfants.

Voilà donc cette vaillante attelée à la formidable besogne. Les jours, pour son travail, ne lui paraissent pas suffisamment longs: elle le prolonge jusqu'au milieu de la nuit. Parfois, dans les cas de grande presse, l'aurore la surprend à son établi. Très robuste, heureusement, la fatigue, qu'elle sent à peine, ne peut avoir raison de son courage et de sa persévérance.

Ajoutons qu'elle est aussi jolie que robuste. Elle est, d'ailleurs, dans l'âge des amours. Des regards enflammés le lui font comprendre avec éloquence, mais elle détourne la tête; on le lui dit en langage ému, mais elle fait la sourde oreille; elle a une mission à remplir—mission aussi longue que pénible, qui exclut le mariage; elle ne faillira pas à son devoir!

C'est un suprême sacrifice qu'elle accepte sans hésitation, sinon l'âme légère. Parfois elle verse quelques larmes de regret, mais bien cachées et vite taries.

Sous son égide maternelle, les deux sœurettes et le petit frère grandissent à merveille. Jalousement, elle surveille leur éducation et, en les faisant répéter leurs leçons, aide à leurs progrès. Toujours gentiment vêtus, d'ailleurs, ils attestent par leur bien-être la tendre sollicitude de leur grande sœur. Le dimanche, aux heures de loisir, elle promène avec orgueil son petit monde et même, par les grandes chaleurs, lui offre un verre de soda.

Après bien années de soins incessants, Joséphine retire de l'école son frère devenu un garçon de seize ans, et lui procure un emploi qui le fera ville. Elle fait apprendre à ses sœurs son propre métier, puis enfin, les marie,—tout en s'oubliant elle-même.

Dans cette besogne de patience, de dévouement et d'amour, elle a laissé sa jeunesse. Ses rêves de bonheur se sont envolés. Les brises n'ont plus de concerts pour elle. Elle n'entend plus ces voix intérieures dont la mélodie caresse l'âme. Cupidon ne lui soupire plus à l'oreille des cantilènes d'hyménée. Son cœur s'est tu; il est mort aux illusions, il ne croit plus à la poésie.

Elle est aujourd'hui vieille fille, et ne songe plus à la vie conjugale; mais elle trouve dans le devoir accompli un sentiment d'intime satisfaction. Après avoir été mère par le cœur, elle sera tante par la nature, et cherchera dans l'affection de ses neveux et de ses nièces une compensation à son sacrifice. Elle reprendra, à leur égard, son rôle maternel. Pour se consoler, elle dira. —"Voilà ma famille;" et si son cœur gémit, le monde n'en saura rien.

***

Nous retrouvons dans nos souvenirs un autre cas de célibat dont les causes se reproduisent à l'infini dans la société, mais qui n'en mérite pas moins une attention sympathique.

Jeanne (appelons-la Jeanne) est fille unique. Son père vient de mourir; sa mère est infirme. La gêne règne dans le ménage. Jeanne est une belle et grande fille qui entre dans son vingt-deuxième printemps. Les jeunes gens du voisinage n'ont pas manqué de remarquer ses attraits et de lui offrir leurs hommages. Mais la mort de son père et la maladie de sa mère créent à la jeune fille des obligations qui, aux élans de son âme, opposent la voix de la piété filiale: avant de s'occuper de son propre avenir, elle doit songer à celui de sa mère.

Vaillamment, Jeanne prend son parti. Elle consacrera au soulagement de l'invalide tout ce que Dieu lui a donné d'énergie. Elle est excellente ouvrière; son travail lui promet de suffire aux besoins du logis; mais pour y parvenir, aucun instant ne doit être distrait de son travail, ni aucun centime de ses ressources.

Dans ces conditions, un mari ne saurait trouver place dans son existence. En supposant qu'il eût pour elle un amour véritable, il ne pourrait aimer une belle-mère que la souffrance a faite hargneuse, acariâtre, toujours geignant, à peine supportable pour sa fille. D'autre part, les tracas d'une nouvelle famille interviendraient dans ses soins à la valétudinaire, dont elle ne veut pas se séparer. Non, décidément, jamais elle ne mettrait entre elle et sa mère un étranger.

Cette résolution fut douloureuse; l'instinct féminin la repoussait; mais, courageusement prise, elle servit désormais de règle à Jeanne. Rivée à sa tâche, elle n'eut plus qu'une pensée: procurer à la malade tous les adoucissements que ses ressources comportaient...

Peut-être avons-nous raconté ailleurs cette petite histoire; mais quel est l'écrivain qui ne se répète pas?

Dans le cours des années—car l'épreuve est longue—Jeanne, harassée par le surcroît de dépenses que nécessite l'état de sa mère, redouble d'efforts à son travail, s'y surmène, s'y fane, y perd sa vigueur, mais non son courage. Obstinément, elle continue sa besogne, rendue encore plus pénible par une santé compromise.

Le mal de l'invalide s'aggrave; l'acuité de ses souffrances l'exaspère; elle ne laisse plus à sa fille une heure de repos, et ne récompense que par des bourrades sa vie d'abnégation. Le sommeil a fui des yeux de Jeanne; elle ne trouve plus dans la nuit aucun délassement à ses travaux du jour. Elle-même est menacée de tomber gravement malade,—victime de son admirable dévouement filial.

Enfin, la mort vient dénouer cette position intenable, en emportant la mère. Jeanne reste seule et désolée, toute à ses regrets pour celle qui, involontairement, faisait son malheur. Elle reste seule et libre, mais ses trente-huit ans sont sonnés. Les roses de ses joues, le noir de son opulente chevelure, l'éclat de ses regards,—tous ses attraits de jeunesse ont disparu! Elle présente les signes d'une vieillesse précoce, résultat de ses fatigues. Son avenir de femme est brisé!....

Oui, brisé! car dans le mariage, ce n'est pas seulement le mérite et la vertu que l'on recherche,—et Jeanne a perdu tout le reste.

Pour tout le monde, elle est une vieille fille estimable. Ceux qui connaissent son humble histoire veulent bien lui accorder leurs respects.

Quant à elle, on la voit se consoler des joies conjugales qu'elle n'a pas connues, en allant prier, chaque dimanche, sur la tombe de sa mère, et en lui portant des fleurs.

FRANÇOIS TUJAGUE.

RICHES COSTUMES DE RUE.

La toilette de droite est en cachemire vieux rose avec corsage à petites basques découpées en velours noir, doublé de soie changeante. Le corsage ouvert jusqu'à la taille est garni d'un large revers.

Seconde toilette: Jupe en peau de soie chamarrée bleu foncé et bronze, avec jaquette, style Louis XVI, en velours brun, ornée de passementerie en soie.

Troisième toilette: Jupe en lainage rade, bleu foncé avec jaquette Louis XVI, en drap bronze clair, garnie de passementerie et biais de soie noire.

Le costume de gauche qui est en taffetas vert mousse à fine rayures rouge brun, est garni de dentelle écrue et de bouillons de soie unie. Le corsage boutonné à droite est orné d'un immense revers garni de dentelle.

Le Curé et les Brigands.

Un soir, dans le mois dernier, le curé d'un village voisin de Bornio revenait de Sondrio, où il était allé toucher une somme d'argent considérable; car, si ces messieurs ont affaire avec la misère, ce n'est pas pour leur propre compte. Comme la nuit allait venir, et que, depuis un mois ou deux l'approche de la mauvaise saison rendait les routes peu sûres, des bruits fâcheux couraient sur le défilé où il venait de s'engager; le curé, tout en marmottant l'angelus, qui venait de sonner à une des églises de la vallée, pressait sa monture assez chétive. Tout à coup, de derrière un des rochers les plus rapprochés du chemin: Halte! s'écrie une grosse voix; le prêtre ne tient aucun compte de l'invitation et feignant de ne pas entendre, pousse son cheval;—Halte! s'écrie de nouveau la voix; cette fois l'injonction était formulée d'une manière si retentissante que, malgré le murmure du torrent, il était impossible de ne pas entendre. Cependant le prêtre ne s'arrêta pas, et après avoir regardé modestement de côté, assuré de la présence de trois hommes, et jugeant toute lutte impossible, il songea à fuir. Il éperonnait vivement son cheval, et allait dépasser le rocher fatal, quand une balle, partie du bord de la route, vint s'arrêter entre l'œil et l'oreille du pauvre animal qui tomba. C'était parfaitement viser, et ceux qui arrêtaient de la sorte un cheval au galop, eussent sans nul doute ralenti la course d'un homme; aussi le curé jugea-t-il à propos cette fois de s'arrêter. Il ne perdit pas cependant tout espoir; mais, songeant à gagner du temps, comme les brigands allaient mettre la main sur le sac qui contenait l'argent, il feignit de vouloir le leur donner, et l'ouvrant, il répandit tout l'argent sur le gazon. Sa maladresse lui valut un coup de bâton. Le curé le reçut sans murmurer, quoiqu'il eut un pied de plus que l'agresseur, et alla tranquillement s'asseoir à deux ou trois pas de la route, observant toujours et ne désespérant pas.

Les trois brigands étaient presque couchés sur le sol, soigneusement occupés à ramasser les lires milanaises, éparses sur le gazon, ou entre les pierres de la route, et à les remettre dans le sac; l'un d'eux, celui qui avait arrêté court le cheval, avait jeté à ses côtés son arme déchargée; le second était armé d'un gros bâton avec lequel le prêtre venait de faire connaissance; le troisième qui était le plus rapproché du curé et qui semblait le plus influent de la bande portait à la ceinture deux pistolets armés qui paraissaient en fort bon état.

Le curé, après s'être assuré des ressources de l'ennemi, médita son plan de campagne; les forces en présence étaient loin d'être égales et cependant, après moins d'une minute de délibération, l'homme en soutane ne douta pas de la victoire; le bon prêtre, tout en songeant au salut de l'âme, n'oubliait pas celui du corps, et outre son chapelet et son bréviaire, il avait à la main son bâton, qui le quittait rarement et moins que jamais les jours de recette; les coquins se voyant en force et croyant, d'ailleurs, n'avoir à faire qu'à un prêtre comme un autre, n'avaient pas songé à le lui enlever; saisissant donc l'instant où les brigands, après avoir replacé dans le sac presque tous les écus, se livraient attentivement à une dernière recherche, il se lève, s'avance sans bruit vers l'homme armé qui se trouvait un peu écarté, et levant doucement le bâton, rassemble toutes ses forces dans son bras d'hercule, et le laisse retomber avec la rapidité de la foudre sur le crâne du bandit qu'il étend raide sur le sol.

—Croyez-vous qu'il ne songea pas à le confesser? me disait l'hôte, intendant de la police du pays, qui me racontait l'histoire, puis, avant que les deux autres aient eu le temps de se reconnaître, il se jette sur les armes du mort, et un pistolet à chaque poing, se redressant de toute sa hauteur, et notre curé était un géant:—Arrière! coquins, s'écrie-t-il d'une voix de tonnerre; arrière! ou vous êtes morts.

Et ces hommes qui faisaient mine d'approcher, s'arrêtent tout court, chacun d'eux ayant un bout de pistolet sur le visage—Ah! mes diables! vous pensiez donc que le curé de Saint-Antonio se laisserait plumer comme une poule. Ah! per Bacco, nous allons en voir de belles.

Un des brigands, effrayé, songeait à fuir.—Doucement! s'écrie le curé, doucement; je tiens à ta compagnie; arrête! ou ma balle pourrait courir plus vite que toi. J'ai perdu mon cheval, il faut que vous me la payiez la pauvre bête et tous deux allez me suivre à Bornio. Et le brigand fait halte. C'est bien madona! c'est agir dans tes intérêts. Maintenant prends la selle de ce cheval et charge cela sur tes épaules.

S'adressant ensuite à l'autre brigand, et toujours en accompagnant chacune de ses paroles d'un geste significatif avec le bout du pistolet:—Toi, prends le corps de ton camarade; il vient de remuer la jambe, et tu ne voudrais pas le laisser mourir sans confession, comme un chien; porte-le sur ton dos; et maintenant, mes camarades, marchez droit et presto; mon souper m'attend, et j'ai faim.

Et une heure après, le curé précédé de ses deux nouveaux paroissiens, faisait son entrée triomphale dans sa cure, au milieu des cris et de la joie de ses ouailles émerveillées.

On doit facilement imaginer qu'un tel homme, après un pareil exploit, ne peut manquer d'acquérir sur les âmes grossières qui lui sont soumises une influence sans borne.

Comment ne pas croire, en effet, que le ciel ne soit pour quelque chose dans une pareille affaire? et cependant six pieds, un bras de fer et un cœur résolu, même avant qu'on eut inventé la poudre, ont fait dans ce genre plus de miracles que tous les saints du calendrier réunis.

Au quinzième siècle, un tel homme eût été canonisé après sa mort.

(Extrait de l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans* du 14 janvier 1834).

A Madame A. C.—

Hommage profondément respectueux.

LE RENOUVEAU.

C'est l'hiver, hélas, et sur la nature
La neige a jeté son linceul glacé....
Au morne horizon de la plaine obscure,
Le ciel, pâle et sombre, est comme affaissé..

Toute voix se tait, aucun bruit n'éveille
La forêt muette en ses profondeurs:
Comme en un tombeau la terre sommeille
Et pas un rayon ne vient des hauteurs!....

Le temps fait un pas,—Avril naît,—la vie
Reprend sous l'azur son vol glorieux....
Tout n'est que parfum, lumière, harmonie,
Tout vit, tout sourit, de la terre aux cieux!

Et pour opérer ces métamorphoses,
Rendre ses épis au sillon vermeil,
Ses chants à l'oiseau, leur éclat aux roses,
Il n'a rien fallu.... qu'un peu de soleil!

Un plus rude hiver atteint l'âme humaine
Quand, sous ses regrets, tout s'échappe et fuit.
Qu'elle cherche en vain sa route incertaine,
Perdant au hasard ses pas dans la nuit.

Sentir à tout vent chanceler son être,
Du sombre avenir n'avoir nul émoi,
Se dire, à tout mot: Que sais je! ou peut-être!..
Vivre sans espoir et mourir sans foi....

Est-il rien qui soit; las lourd en ce monde
Que porter ainsi le poids de son cœur,
Sans avoir d'appui où l'âme se fonde,
Proie insouciante au destin moqueur!....

L'âme ne meurt pas! Un jour, ô surprise!
L'aube luit plus blanche en un ciel plus pur
Le flot, moins ému, tiédit sous la brise,
L'horizon lointain s'ouvre dans l'azur....

Durant de longs mois la terre endormie
Se réveille et chante avec le zéphyr,
L'arbre qu'on croyait maudit pour la vie
Reprend sa couronne et va refleurir.

Et j'entends frémir, avec un bruit d'ailes,
A l'ombre que font ses rameaux touffus,
Les nobles espoirs, les amours fidèles,
L'essaim lumineux et pur des Vertus......

Au souffle puissant des grandes pensées,
Comme un luth touché par un archet d'or,
S'il retrouve un jour ses cordes brisées,
Le cœur, rajeuni, bat et vibre encor!

Et pour qu'en son foyer renaisse la flamme
Qui doit rallumer le feu sur l'autel,
Pour qu'elle revive, il ne faut à l'âme,
Qu'un rayon de Dieu, soleil éternel!

MAURICE DE PRADEL.

Nouvelle-Orléans, septembre 1895.

La façon de donner le bras.

S'il fallait en croire l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* nous serions sur le point d'adopter une mode tout au moins singulière de John Bull, car il affirme qu'elle nous vient tout droit d'outre-mer et nous aimons mieux le croire tout de suite. Nos amis trouveraient du meilleur goût de s'appuyer désormais sur le bras de leurs compagnes et cela nous eût paru d'un si gracieux exemple, qu'on ne verrait plus, sans étonnement bientôt, les gens de bon ton se comporter autrement.

Enfin l'*Intermédiaire* a posé la question à ses lecteurs; ils devront lui dire leur avis sur l'opportunité ou les avantages de cette façon nouvelle de donner le bras. Ce n'est pas là un débat bien grave, il est pourtant de nature à faire couler des flots d'encre s'il passionne les lecteurs de l'*Intermédiaire*, autant que le fait aujourd'hui pour toute la presse l'importante question de la culotte de nos gentillles bicyclistes.

Nous pourrions attendre, avant de parler, les réponses de collaborateurs de l'*Intermédiaire*. Mais aussi pourquoi ne répondrions-nous pas tout de suite?

Nous regrettons, pour notre part, que l'auteur de la question ait attribué cette mode aux Anglais. Voilà qui va en effet déplacer la question; il y aura toujours les anglophobes de ce côté de la mer, comme il y a de l'autre des francophobes. Les anglophobes vont crier à l'abomination, au ridicule; pour rien ils ne se priveraient du plaisir de constater l'irrémédiable manque de goût d'Albion, ce qui serait assez maladroit si par hasard c'était nous qui avions commencé.

Est-ce donc si affreux que de passer le bras sous celui d'une charmante jeune femme et de *sembler* ainsi prendre appui sur un être plus faible et plus délicat, sans du reste qu'il en soit rien? Il y a bien les lourdauds, mais ceux-là doivent-ils compter?

Observez un couple qui marche ainsi; la femme paraît si peu supporter une charge inaccoutumée, qu'elle est plus libre de ses mouvements; elle s'avance d'un pas plus délibéré. Sent-elle que les rôles étant changés il lui faut prendre un petit air crâne? Lui, en retour, a la démarche moins hardie en apparence; ne lui faut-il pas témoigner par son geste à sa compagne, qu'il la place au-dessus de lui, comme si elle n'avait pas seulement la grâce, mais la force?

Qu'un obstacle se présente et la main du cavalier saisit doucement l'avant bras ou le poignet de la femme qui s'abandonne à son guide; rien n'est changé à première vue, et pourtant elle peut fermer les yeux en toute confiance; l'homme qui prends le bras d'une femme a mille petits soins pour elle. C'est même ce qui le distingue parfois de celui qui prend la position ordinaire et que la plupart trouvent plus naturelle.

Nous avons expliqué ou plutôt voulu expliquer ce qui peut sembler une anomalie; c'est la femme, dira-t-on, qui doit trouver protection auprès de l'homme et non l'homme auprès de la femme. On voit qu'avec un peu de bonne volonté on arrive à démontrer que si c'est là l'objection, elle ne tient guère longtemps debout.

Que l'on ne nous prenne pas, s'il vous plaît, pour les défenseurs de la nouvelle mode; nous n'avons pas à plaider sa cause, nous l'expliquons et voilà tout. Nous avouons même que, dans une cérémonie où des cavaliers se comporteraient ainsi, il y aurait quelque chose de choquant qui éclaterait à tous les yeux. C'est qu'en effet s'appuyer sur le bras d'une femme suppose une familiarité à laquelle on a consenti de part et d'autre. Elle provient d'une affection qui est toujours plus que de l'amitié, et ces sentiments intimes n'ont pas à se manifester dans un lieu où tout est réglé sur l'étiquette. Mais, au milieu des indifférents, à travers la foule d'une grande ville, sous des milliers d'yeux qui semblent vous regarder et ne vous voient pas, laissez donc passer les amoureux tranquilles!

La façon de donner le bras fait-elle l'objet des préceptes des manuels de civilité puérile et honnête? Notre curieux confrère l'*Intermédiaire* avait déjà porté, si je ne me trompe, ses investigations de ce côté: "Faut-il donner le bras droit ou le bras gauche?"

C'est le gauche, parbleu! allez-vous vous écrier. Ne parlez pas si vite; mais relisez plutôt le *Carnaval d'un merle blanc*.

La Princesse.—Donnez-moi votre bras, Grospigeon; je vais semer quelques sourires dans les groupes.

Grospigeon.—Le bras.... *(A Aglaure, sa fille)*. Passe-moi mon code...... Est-ce le droit?..... Est-ce le gauche?... *(Il feuillette le livre)*. "De la manière de couper le bœuf." Ce n'est pas cela....

La Princesse *(qui tend le bras)*.—Eh bien! Grospigeon?

Grospigeon *(vivement)*. — Voilà, princesse.... Ma foi tant pis, j'offre au hasard.... *(Il offre le bras gauche)*.

La Princesse.—Pas celui-là.

Grospigeon *(offrant l'autre bras)*.—Allons bon! justement c'était l'autre.... Voilà ce que c'est que de n'avoir pas eu le temps d'étudier!

Si les auteurs de la pièce sont gens ferrés sur l'étiquette, s'ils y sont clercs, comme dit Figaro, nous voilà fixés, c'est le droit. Mais voici une autre autorité. Avez-vous lu la *Marquise* de Victorien Sardou? Ecoutez plutôt:

Campanilla.—La vieille coutume, marquise, est que le marié offre le bras au sortir de la table comme au sortir de l'église, et toujours le bras gauche.

Olivier.— Vous voulez dire: le droit.

Campanilla.—Non je dis bien: le gauche et je vois avec peine l'oubli de ces vieilles et nobles traditions françaises. Le cavalier accompagnant sa dame doit la serrer du bras gauche, contre son cœur, et garder sa dextre libre, pour souffleter au besoin le manant qui ne s'écarte pas assez vite.... ou plus simplement pour ouvrir une porte devant elle.

Savez-vous que ce n'est point chose facile d'être un homme bien élevé!

"La politesse vient du cœur", disait Joubert; un autre a dit que c'était "l'art de mentir avec esprit"; mais ici le meilleur cœur et le plus grand esprit ne serviraient de rien. Eh! si, peut-être. La Campanilla de *Marquise* donne la meilleure raison; c'est bien sur votre cœur que vous tiendrez, en offrant le bras gauche, sinon toute la personne, du moins un peu de votre compagne. Et s'il bat plus fort, qui sait si le sien ne se mettra pas à l'unisson?

Et ce devrait être toujours la dernière raison de la mode; c'est pour plaire que la femme se pare, c'est pour se faire aimer qu'elle se fait aimable; c'est en l'admirant et en l'aimant que vous arriverez sans la chercher à une tenue de bon goût auprès d'elle; pour elle, il n'est point d'inquiétude à avoir, qu'elle vous prenne le bras ou vous donne le sien, elle saura toujours rester gracieuse. Mais comme dit Marguerite dans l'*Ane et le Ruisseau*: "Est-ce qu'un homme a de la grâce?"

Pour tous les désordres scrofuleux, pour les maladies syphilitiques et mercurielles, la Salsepareille d'Ayer est le meilleur remède.

On vient de faire monter en grade dans l'ordre de la Légion d'honneur un romancier de beaucoup de talent.

—Comment, lui disait avec un sourire de dédain et de supériorité un ami qui, lui, n'a jamais pu être décoré, comment pouvez-vous tenir à ces hochets?

—Hé! que voulez-vous, mon ami, on aura beau dire, ce sont ces petits cordons-là qui vous rattachent à la vie!

Entre vieux amis:

—Te voilà!.... Il y a bien deux ans que je ne t'avais vu.... Tu courtisais à ce moment une bien jolie personne....

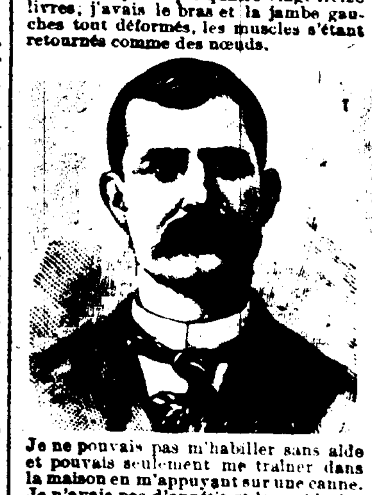
—Oh! ne me rappelle pas cela!

—Pourquoi donc?.... est-ce que cette demoiselle fait la coquette avec toi?

—Non; je me suis marié avec elle.

Souffrances Atroces
PROVENANT DE
RHUMATISMES
C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par
La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer
La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

premier, qui paraissait plus profond encore qu'il ne l'était en réalité, avec les fourmis qui travaillaient dans le bas et qui étaient ou des puisatiers creusant la terre ou des ouvriers ferronniers qui boulonnaient les pièces du cuvelage.

A mesure que la terre était extraite, la forme exactement circulaire du puits était établie par un cylindre en bois que l'on remplaçait ensuite par la muraille définitive du puits, de la fonte.

Et cela fournit à Isabelle une occasion de prouver qu'elle n'avait pas totalement oublié sa chimie.

—Mais, grand frère, puisqu'il y a tant d'eau autour de tout cela, le cuvelage de fonte doit s'oxyder, se ronger?

Jean sourit, et Robert éclata de rire, et Michel rit aussi, parce que Robert riait.

Isabelle leur fit la moue. Et:

—Est-ce que j'ai passé mon bachot? riposta-t-elle.

Et regardant Jean d'un petit air humble:

—J'ai dit une boulette?

—Grosse comme toi! déclara impitoyablement Robert.

—Pas plus grosse que vous! rectifia Jean avec sa charmante, son affectueuse douceur. Tout bonnement, les pièces de fonte ne s'oxydent pas, ne se rouillent pas, comme on dit vulgairement, parce qu'elles ne sont plus à l'air.

Après cela, Isabelle voulut descendre, aller toucher la terre froide dans le fond, et il fallut toute l'autorité de Jean pour lui faire reconnaître qu'avec des jupes ce n'était ni prudent ni commode soit de descendre par le chariot, soit de passer par les échelles qui suivaient une des parois presque à pic, garanties par des échafaudages.

Mais tous les hommes descendirent.

Les femmes se trouvèrent seules; et aussitôt la marquise, la comtesse et Jacqueline s'écartèrent, causant, fort cordialement en apparence, des enfants de la jeune femme, que la comtesse déclarait devoir être ravissants s'ils ressemblaient à leur père.

Isabelle était demeurée à l'orifice du puits, mécontente d'avoir obéi à la sagesse de Jean Raucourt.

Elle enrageait de les apercevoir là, en bas, et de n'être pas de la partie.

Pour se dédommager, elle se penchait à mi-corps et les appelait à chaque instant.

Ils levaient tous alors la tête; et cette apparition auréolée de cheveux d'or qui leur parvenait au fond de ce trou de trente mètres leur faisait l'effet d'un être surnaturel, d'un joli ange planant dans le ciel.

VII

LE RÉVEIL DU COMTE VALADIN.

On achevait de déjeuner silencieusement, très silencieusement, dans l'immense salle à manger des Valadin.

Le repas avait été morne, inquiétant, comme le retour des nouveaux puits au château.

Michel devinait, sous l'allure sombre, contenue, de son père, une terrible excitation et s'attendait à la voir éclater à la moindre contrariété. Il était prêt à lui résister, si la chose tombait sur lui.

Le comte mangeait comme un ruminant, les yeux dans son assiette, à moins qu'il ne lançât furtivement à sa femme ou à son fils un regard oblique, à sa femme surtout; car, en somme, son fils n'avait rien à se reprocher vis-à-vis de lui, puisqu'il n'avait rien demandé à Michel; tandis que, persuadé que la comtesse avait été tenue au courant de tout par Sosthène, il l'accusait de l'avoir trahi, de complicité avec son neveu.

La comtesse, glacée, avec une impression de fièvre, ne cessait d'examiner ce visage terrible, contracté, ce front que barrait un grand pli.

Elle songeait:

—Que pensait-il, mon Dieu? A qui s'en prendre?....

—Et, si son fils n'avait pas été là, elle aurait provoqué sa colère, elle l'aurait courageusement détournée sur elle-même pour l'éviter à Sosthène.

Mais on ne peut faire sortir de son attitude un homme qui ne parle pas, qui semble presque oublier que vous êtes auprès de lui.

Cinq ou six fois pendant la route, pendant le déjeuner, elle avait ébauché des phrases ou sur ces nouveaux puits, ou sur Jean Raucourt, ou sur la rentrée de Jacqueline dans sa famille.

Il avait l'air de ne pas entendre.

Et elle sentait qu'il la repoussait, qu'il l'a chassait impitoyablement de la place de confiance qu'il lui avait donnée depuis quelques mois.

Il se reprenait.

D'un seul coup, il supprimait ses alarmes, sa prudence et même le régime auquel il s'était si sagement soumis jusqu'alors; car il venait de manger et de boire comme au temps de sa plus solide santé.

Assez longtemps il avait fait la femmelettte; il bouillonnait, en lui, comme des réserves d'énergie accumulées par ce trop long repos.

Il était presque tenté de croire que l'illustre médecin auquel il avait si placidement obéi n'était qu'un sot ou, tout au moins, s'était trompé comme un sot à son égard.

Est il admissible qu'on soit sous le coup d'une attaque de paralysie lorsqu'on a le corps si dispos, les idées si claires, lorsqu'une nouvelle jeunesse, une nouvelle vigueur coulent en vous?

Comme on servait le dessert, une dépêche arriva.

Elle était de Sosthène Letourneux.

"Si aucun besoin de moi, demeurerai encore quatre ou cinq jours à Paris."

—Donnez-moi de quoi écrire, commanda le comte.

—Si vous voulez que je rédige la réponse pour vous? proposa bien affectueusement la comtesse.

—Soit, dit-il, très calme.

Et il dicta, sans sourire:

"Arrive quand tu voudras. Tout bien ici. Nouveaux puits merveilleux. Jean Raucourt charmant. T'embrassons tous.

"COMTE VALADIN."

La comtesse se relevait de table sous prétexte de remettre elle-même la dépêche au porteur, et, en réalité, pour y ajouter quelques mots.

—Ne vous dérangez donc pas, dit Valadin avec bonhomie. Voyons, que je relise....

Elle lui passa le papier. Il le lut, sonna, fit venir le porteur et lui remit un bon pourboire pour qu'il acceptât la réponse malgré les règlements.

Et il se remit à manger goulûment du dessert.

Au moment où il allait prendre son café, on lui annonça qu'un employé de ses bureaux de Valenciennes, venu pour lui apporter des états de travaux qu'il avait demandés, était dans son cabinet.

—Je vais le recevoir? proposa encore la comtesse. Il est inutile que vous vous fatiguiez pour si peu de chose, mon ami.

Elle essayait de le reconquérir, ne pouvant se résoudre à croire, d'ailleurs, que son empire fût si vite passé.

—Ce ne sera nullement une fatigue, déclara très naturellement le comte.

Et il se rendit dans son cabinet, dont il referma soigneusement la porte.

Et alors cette conversation s'engagea à voix basse.

—A quelle heure serez-vous de retour à Valenciennes? Répondez-moi tout doucement.

—Dans une heure et demie environ, monsieur le comte.

Valadin tira une feuille de papier de sa poche, une dépêche qu'il avait rédigée dès son retour des chantiers et que, depuis, il cherchait le moyen d'expédier en cachette de sa femme.

Elle était ainsi conçue:

"Mon cher Sosthène,

"Toute affaire cessante, quitte Paris au reçu de cette dépêche. Je calcule qu'elle t'arrivera vers dix heures. Tu prendras train 11 h. 30. Tu seras Valenciennes 6 h. 27. Ne t'enverrai pas voiture. Je veux que arrives château sans que personne en soit avisé. Petit coup théâtre à préparer d'accord avec toi. Tout marche bien d'ailleurs et selon nos désirs.

"A toi tout cœur."

Il ajouta ces mots:

"Tiens pour nul autre télégramme que circonstances m'ont forcé t'adresser avant celui-ci."

Il mit le papier sous enveloppe, la cacheta et la tendit à l'employé.

—Personne ne doit savoir que vous emportez ceci.

—Pas même moi, monsieur le comte?

—C'est une dépêche que vous ne lirez pas et qui ne vous intéresserez pas, d'ailleurs. J'imagine que je peux compter sur votre discrétion?

—Oh! monsieur le comte!

—Vous ne décachetterez donc ceci qu'au moment de le déposer au guichet du télégraphe. Le bureau de Valenciennes est ouvert jusqu'à?....

—Jusqu'à minuit, [illegible] comte.

—[illegible]

plus tôt, pas plus tard.

Il savait, par des exemples nombreux, que les télégrammes mettaient régulièrement deux heures à parcourir la distance du bureau de Valenciennes à la rue de Monceau, où son neveu habitait près de son hôtel. Et il était, en outre, convenu entre eux que, si Sosthène passait la soirée hors de chez lui, on devait lui porter immédiatement les télégrammes de son oncle partout où il pouvait se trouver.

Celui-ci lui arriverait donc ce soir, à temps pour qu'il obéit aux instructions du comte et beaucoup trop tard pour que, si une défiance lui venait, il pût correspondre avec sa tante, lui demander des explications.

Il le tiendrait donc demain matin, presque désarmé, sous sa griffe, ignorant totalement ce qui s'était passé la veille, incapable de lutter avec les finasseries de ce vieil oncle à qui l'approche, l'odeur de nouveaux combats rendaient toute sa rouerie, toute sa lucidité.

—Vous m'avez bien compris, mon ami?.... Voici cent francs. Je répète: Ne soyez même pas tenté de regarder ce qu'il y a là dedans, je vous assure que ça ne vous intéresserait pas.

L'employé empocha les cent francs et, ayant une dernière fois protesté de son dévouement et de sa discrétion, dont le comte, du reste, ne doutait pas, il se retira.

[illegible], un instant après, la [illegible]

Pour la troisième fois, la comtesse essaya de reprendre son empire, sous prétexte d'éviter de la besogne à son mari.

—Mais, mon cher ami, voulez-vous que je vous lise tout ceci? Vous savez que je commence à comprendre quelque chose à vos affaires?

—Merci, merci! fit-il en souriant bonnement.

Le bon tour qu'il venait de jouer à la comtesse avait considérablement atténué non le fond de sa colère, mais cette exaspération nerveuse qui, durant tout le déjeuner, lui avait contracté les traits et donnait à ses yeux une si terrible expression.

Il affirma:

—Jamais je ne me suis senti aussi solide! Ce séjour à Monzain va me rendre toute ma santé. Et j'avais vraiment tort de ne plus m'occuper d'affaires; ça me manquait. C'est mon élément; et les médecins étaient des imbéciles de m'avoir ordonné le repos absolu. Laissez-moi donc travailler un peu; nous sortirons dans une heure et demie.

Michel interrogea alors, avec une déférence qui n'était pas tout à fait exempte d'ironie.

—Si vous travaillez, père, ne désirez-vous pas que je vous serve de secrétaire?

—Ah! ah! fit Valadin légèrement goguenard, tu rêves, toi aussi, de devenir un homme sérieux?.... Comme ton ami Robert?

—Est-ce donc un si mauvais exemple à suivre?

A continuer.